

Recherches sociographiques



Gregory BAUM, *The Church in Quebec*

Louis Rousseau

Volume 34, Number 1, 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056747ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056747ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rousseau, L. (1993). Review of [Gregory BAUM, *The Church in Quebec*]. *Recherches sociographiques*, 34(1), 146–149. <https://doi.org/10.7202/056747ar>

des archives du Vatican. Généralement brèves, les notes n'auraient pas déparé les bas de pages. Comme chaque tome a été financé par les organismes d'aide à l'édition savante, j'estime que ceux-ci seraient en droit d'exiger les pratiques courantes dans ce genre d'édition. J'ajouterais une deuxième remarque ou requête aussi bien aux éditeurs qu'aux organismes subventionnaires. Pourquoi ne pas adopter, pour des livres de ce format, la vénérable pratique anglo-américaine de l'index analytique? Je ne parle pas d'un instrument bricolé à la hâte et sans enthousiasme par les auteurs eux-mêmes (je n'oublie pas que mon éditeur de langue anglaise m'a imposé la corvée de l'index en plein début de septembre!); ce que je souhaite, c'est un travail professionnel confié à des spécialistes. Je me suis amusé à tester la valeur de l'index onomastique Sylvain-Voisine. Surprises! Alessandro Gavazzi dont on parle à la page 113, ne fait l'objet d'un renvoi qu'à la page 119. L'historien René Hardy fait l'objet d'un renvoi aux pages 26 et 196, pourquoi pas aux pages 194, 288, 307? On pourrait multiplier les exemples de cette indiscipline «latine».

Serge GAGNON

*Centre d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

Gregory BAUM, *The Church in Quebec*, Ottawa, Novalis, 1991, 184 p.

Lorsqu'on remettra au programme des cours sur la société québécoise contemporaine le thème de l'Église catholique, la Belle (ou la Bête) endormie dans le discours des sciences humaines depuis la fin des années soixante, on aura la surprise de constater la relative maigreur de la liste des études savantes portant sur notre espace ecclésial contemporain. Aussi faut-il signaler et saluer la publication d'un recueil de textes écrits par Gregory Baum. Ils traitent d'un certain nombre d'aspects négligés de la vie publique du christianisme d'ici et les soumettent à une interprétation «du dehors» à la fois sympathique, engagée et critique.

L'auteur est un universitaire qui a travaillé à Toronto pour la plus grande partie de sa carrière de théologien spécialiste en ecclésiologie et en œcuménisme. Il s'est acquis une réputation internationale de penseur progressiste. Très engagé politiquement, associé au groupe *Waffle* du N.P.D., sensible à la cause québécoise au sein de l'intelligentsia anglophone, se mouvant à l'aise dans de la francophonie montréalaise, Baum enseigne depuis quelques années au Département des sciences religieuses de l'Université McGill et considère son nouvel environnement québécois comme un privilège et une aventure. Voici donc un théologien réformateur, doté d'une bonne culture sociologique, qui se passionne pour l'aventure sociale, politique et religieuse du Québec contemporain, qui ne renie jamais son enracinement à gauche, et qui nous livre des études rassemblées au profit de lecteurs anglophones. On admettra d'emblée l'intérêt d'un pareil point de vue tout à fait singulier.

Les questions de fonds qui traversent les sept chapitres assez discontinus de ce recueil gravitent autour des questions de la sécularisation, de la modernisation, de la démocratisa-

tion, du nationalisme et de la résistance à la privatisation du domaine religieux dans la redistribution contemporaine des fonctions sociales. Par ce dernier aspect, il rejoint la thèse d'Émile Poulat dans la dénonciation des présupposés des historiens et des sociologues qui renvoient presque unanimement le religieux dans la sphère de la conscience privée et du regroupement sectaire ayant coupé les ponts avec l'ensemble de la société moderne.

Le premier chapitre aborde un problème de grande amplitude qui appartient d'ailleurs à l'interprétation de l'ensemble de l'histoire occidentale contemporaine. Comment se fait-il que la sécularisation accélérée par la montée de l'industrialisation au XX^e siècle n'a pas produit au Québec la division des forces sociales entre tenants laïcs de la modernité et acteurs sociaux attachés à leur appartenance religieuse? Sans nier l'existence de débats et de luttes, Baum constate qu'il n'y a pas eu ici de véritable rupture sociale comme cela s'est produit dans la plupart des pays européens. Avant 1960, le cas québécois ressemble, à cet égard, à la situation qu'ont connue un certain nombre de sociétés dominées auxquelles le lien socioculturel catholique a servi de matrice permettant d'entrer dans la modernité sans adopter la logique culturelle de l'Autre. De ce point de vue, le Québec aura procédé comme l'Irlande et la Pologne, par exemple, empruntant une des formes possibles dans le redéploiement des sociétés catholiques. Mais comment expliquer la continuation de cette association après 1960, lorsque l'État québécois a de plus en plus assumé le leadership de la modernisation et de la promotion nationale et que l'Église s'est retirée rapidement des lieux à partir desquels elle avait assumé un rôle souvent hégémonique depuis un siècle? L'auteur y voit le résultat d'une synchronie historique entre la réforme de l'État et celle de l'Église engagée dans les mutations révolutionnaires favorisées par la tenue du deuxième concile du Vatican. Acteurs politiques et acteurs religieux s'entendaient sur la nécessité du changement et ont trouvé suffisamment d'éléments communs dans leur analyse de la situation pour négocier en douceur une redistribution des rôles. Baum signale qu'ici se loge peut-être la spécificité du cas québécois qui a permis une transition extrêmement rapide et, somme toute, assez harmonieuse. Cette interprétation mérite d'être accueillie et discutée, ne serait-ce que parce qu'elle se place sur un horizon comparatiste international qui libère des œillères de militants de la Révolution tranquille que portent encore nos sciences humaines.

Le deuxième chapitre décrit la grande entreprise de mise à jour à laquelle s'est livrée l'Église québécoise à la fin des années soixante et qui a débouché sur ce que l'on nomme le *Rapport Dumont*, du nom de son responsable principal. Peu d'Églises nationales se sont donné le projet de repenser complètement leur mode d'organisation et leur lien avec la société. Baum n'est pas sans savoir, par ailleurs, que ce document révolutionnaire, venant au terme d'une décennie fourmillant de projets utopiques, n'a pas provoqué les changements dont il indiquait la voie. Il l'examine de l'intérieur en posant la question de la capacité des organisations religieuses à résister à l'éthos politique de leur société d'appartenance qui, dans la deuxième partie du XX^e siècle, se donnent un programme de démocratisation et de participation. Comme il s'agit du catholicisme romain, on voit l'importance de l'interrogation. Le *Rapport Dumont* a fait preuve d'audace ecclésiologique en légitimant les axes de participation, de pluralisme et de dissidence et en reliant ceux-ci à l'héritage de solidarité de l'Église québécoise avec sa société d'appartenance. L'auteur n'ose pas analyser les déplacements de conjoncture qui expliquent la genèse de ce texte majeur et l'échec relatif de ses propositions de changement. Il y aurait là un travail à reprendre de toute nécessité, mais la question centrale posée demeure pertinente et le résumé des points forts de la commission créée par les évêques il y a près de 25 ans se révèle un aide-mémoire utile.

Avec le troisième chapitre, le lecteur va découvrir une aventure assez peu connue, mais qui montre la vitalité particulière du catholicisme nouvelle manière, celle des *Politisés chrétiens* (1974-1982). Les années soixante-dix ont vu apparaître la théologie politique en Europe et la théologie de la libération en Amérique latine. Sur ce dernier continent où les missionnaires québécois étaient encore fortement présents, l'Assemblée de tous les évêques avait déclaré dès 1968 la solidarité de l'Évangile avec les pauvres et les exploités et l'objectif de leur libération de l'oppression comme la tâche pastorale prioritaire. Cela créait le besoin d'une analyse des causes de l'oppression et c'est à ce point que la théologie rencontrait la théorie de la lutte des classes en tant qu'instrument de pensée à distinguer de son athéisme métaphysique. On se rappellera qu'au même moment, au Québec, les militants des centrales syndicales se radicalisaient et adoptaient eux aussi le modèle de la lutte des classes. Le mouvement des *Politisés chrétiens* naquit du besoin ressenti par des militants catholiques et protestants engagés dans l'animation de groupes populaires ou dans le mouvement syndical de réinterpréter la foi qui motivait largement leur engagement à partir d'une compréhension de l'histoire comme lieu de l'oppression et de l'Évangile en tant que facteur essentiel de libération. Baum nous trace un excellent portrait de ce mouvement à partir des sources publiques (la revue *Relation*) et privées (les photocopiés). Nous en découvrons ainsi les deux tendances principales, les prises de position critiques à l'égard du Parti Québécois et de la position médiane des évêques et son cercle d'influence directe, un groupe aux frontières assez floues d'environ 400 militants venant d'un peu partout au Québec et dirigé par un comité de coordination à la mentalité assez centraliste. Les impasses de l'analyse marxiste au début des années quatre-vingt et la montée de la tendance critiquant l'arrivisme du mouvement ouvrier et les besoins des plus marginaux ont conduit à la décision de mettre fin à cette organisation où se retrouvaient les forces et les faiblesses de la militance du temps, mais qui révèle en même temps l'importance de la présence invisible des chrétiens un peu partout dans le combat social de l'époque, contrairement à l'image reçue du désinvestissement social de l'Église. Connaissant les options socialistes de l'auteur, on comprend l'intérêt sympathique et critique à la fois qu'il porte à cette jonction historique entre l'adhésion croyante et la tradition socialiste honnie par le catholicisme antérieur.

Les deux chapitres suivants interrogent deux théologiens québécois, l'un catholique, Jacques GRAND'MAISON, l'autre protestant, Douglass HALL. Tous les deux sont présentés comme des penseurs qui interpellent l'état de leur société, ce qui valorise un rôle d'intellectuel que l'on n'est pas habitué à voir ainsi au milieu de la mêlée. Baum tente de situer Grand'Maison dans le champ de la pensée sociale catholique contemporaine. Il souligne tout particulièrement comment, dès son premier livre et avant tout le monde, le théologien de Saint-Jérôme a vu la vocation critique du chrétien et l'a opposée à la fonction de légitimation de l'ordre établi. En le traquant partout dans ses textes (quel défi !), Baum découvre le lien profond de continuité qui relie ce franc-tireur n'ayant épargné personne : Grand'Maison est un prophète qui ne possède pas de modèle idéal de société, mais qui critique sans arrêt ce qui s'oppose à une meilleure qualité de vie. Sa proposition est donc essentiellement morale et valorise l'engagement personnel et les contre-structures où le lien social a le plus de chance de se refaire.

L'affirmation spécifiquement théologique est plus riche chez le théologien protestant de McGill qui refuse les énoncés universels situés hors de tout contexte historique. Le message de l'Évangile annonce et révèle l'échec de la modernité qui légitime une culture de la pure instrumentalité technicienne en offrant le leurre du progrès matériel et du succès personnel. La théologie de la Croix propose une critique de l'illusion moderne, en consonance

recherchée, d'ailleurs, avec les autres critiques séculières de notre culture nord-américaine. Résumant cette théologie qui reprend à son compte, en l'actualisant et en la contextualisant, une attitude jadis illustrée par K. Barth ou John Webster Grant, Baum nous en montre l'intérêt tout en l'interrogeant et en lui proposant de récupérer les valeurs humanistes qui étaient présentes dans le mouvement originel des Lumières. Le discours théologique pourrait avoir une pertinence dans le champ de la critique sociale, croit l'auteur, et c'est pourquoi il nous en présente ici un exemple qui étonnera plus d'un lecteur.

Les deux derniers chapitres abordent certains problèmes brûlants liés aux débats nationalistes récents, celui des législations linguistiques et l'option indépendantiste elle-même. Leur but est d'informer et de faire réfléchir le lecteur anglophone, du Québec ou d'ailleurs, mais il s'y trouve également matière à découverte pour un Québécois francophone. Les réflexions éthiques sur le débat linguistique tentent de prendre en compte le malaise des anglophones québécois et d'apprécier moralement, tout en les expliquant, les mesures d'affirmation du français et les limitations légales conséquentes de la pratique publique de la langue anglaise. Il s'agit ici d'un exercice classique, bien informé, attentif aux doléances des deux groupes, qui conclut en la validité morale générale de la législation actuelle. En explicitant ses critères, ce texte enrichit un débat qui tourne souvent beaucoup trop court.

Les évêques québécois ont-ils pris parti pour ou contre le nationalisme québécois et l'option indépendantiste? Baum nous offre, en conclusion, de parcourir attentivement l'histoire des prises de position officielles sur le sujet, ce qui constitue une synthèse fort utile en soi. De 1967 à aujourd'hui, les évêques ont accompagné et soutenu le mouvement d'affirmation de soi de la société québécoise qui cherchait à se libérer de ses entraves historiques. Ils ont accompagné leur soutien de consignes visant à rappeler qu'un pareil mouvement doit développer une vision de la société définie en termes de justice, d'égalité, de respect et de participation, cherchant ainsi à prévenir tout refermement sur soi qu'ont connu trop de nationalismes du XX^e siècle. Mais les évêques se sont refusés à pencher vers une formule politique particulière, frustrant ainsi à la fois les partisans du fédéralisme comme ceux de l'indépendance.

Ce petit livre bien écrit dont l'information est généralement exacte, même si elle ne cherche pas à être exhaustive, discute de questions importantes dont la littérature récente ne s'est guère souciée. De ce point de vue, il mérite notre attention. En outre, il présente souvent des points de lecture originaux liés à la culture de l'auteur et à sa situation particulière d'interprète de l'extérieur, mais qui réussit à épouser les intentions québécoises d'une manière le plus souvent absente chez les auteurs anglophones québécois. Serait-ce qu'il est plus facile de comprendre lorsqu'on peut penser à une certaine distance des conflits, où est-ce plutôt le résultat d'un esprit combinant d'une façon singulière l'irénisme et l'engagement?

Louis ROUSSEAU

*Département des sciences religieuses,
Université du Québec à Montréal.*
